

CHRISTIAN PIQUET

Raconte-moi Elsa



Christian Piquet

Raconte-moi Elsa

© Christian Piquet, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5383-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Quand elle arriva enfin dans le couloir de l'immeuble où on lui avait donné rendez-vous, elle fut tentée de faire marche arrière et renoncer à l'argent qu'on lui avait promis, en échange de ses services. Tout lui déplaisait ici, jusqu'à la lumière chiche que diffusait l'ampoule du plafond dans ce couloir sur de larges carreaux grisâtres. À l'origine, ils devaient être noirs et blancs, mais le temps les avait usés et ils ressemblaient à cet immeuble du siècle dernier que pour une raison inconnue on avait laissé se détériorer. Déjà arriver dans cet immeuble n'avait pas été une mince affaire. Le quartier était en pleine rénovation et il avait fallu faire des tours et des détours, éviter des barrières, marcher sur des planches sous des échafaudages recouverts de bâches de plastique, éviter les tranchées qui laissaient apparaître fils et bouts de tuyaux, le tout dans un bruit assourdissant de marteaux-piqueurs. Au fond du couloir se trouvait un escalier qu'elle emprunta plutôt que l'ascenseur qui lui tendait les bras sur sa droite mais dont la grille et les épais fils noirs au-dessus de la cage l'inquiétèrent. L'escalier n'était guère plus rassurant : les marches n'avaient pas dû être entretenues depuis la construction de l'immeuble et la rampe était même branlante à certains endroits. L'annonce spécifiait que Monsieur Grosjean habitait au troisième étage. Bien sûr la lumière s'éteignit avant qu'elle ne parvînt à destination et c'est au jugé en agrippant la rampe qu'elle se rendit au troisième étage. Elle devinait des portes à son passage et s'imaginait que des yeux indiscrets l'observaient. Alors qu'elle se demandait comment elle allait savoir où frapper à la bonne porte, l'une d'entre elle s'ouvrit soudain.

— N'ayez pas peur, lui dit un homme en robe de chambre, je suis Monsieur Grosjean, vous venez sûrement pour l'annonce.

La jeune femme marqua un temps d'hésitation. L'homme qui se tenait devant elle était un peu voûté. Son âge était incertain, en raison sans doute de ses cheveux noirs qui cachaient mal une calvitie bien réelle. En s'approchant, elle rencontra son visage : les yeux étaient perçants, les joues creuses et lorsqu'elle fut vraiment en face de lui, elle découvrit qu'une multitude de rides couraient des yeux à la bouche. Elle en conclut qu'il devait se teindre les cheveux.

Il lui sourit et s'effaça pour la laisser passer. Quand il referma la porte derrière elle, elle ne put s'empêcher de frissonner. D'une voix douce, presque féminine, il l'invita à poursuivre ses pas jusque dans le salon. Il appelait ainsi une minuscule pièce encombrée de livres et de bibelots. C'est la présence d'un canapé et d'une table basse qui lui valaient sans doute le nom de salon.

— Excusez le désordre. Je vis seul depuis tant d'années que je n'ai plus la force de ranger. Mais peut-être souhaitez vous une collation ?

Au mot de collation, la jeune fille sourit. Il était aussi daté que l'endroit et ce vieux monsieur.

— Oh ! Je sais, fit Monsieur Grosjean qui avait sans doute deviné l'ironie qui se cachait derrière le charmant sourire. Je n'arrive pas à m'habituer aux expressions à la mode. Elles se dévaluent si vite.

— Je prendrai bien un café, si c'est possible, bien sûr. Je ne voudrais pas déranger.

— Oh ! Mais avec plaisir ! Excellente idée.

Et il trotta vers la cuisine pour satisfaire au plus vite son hôte.

La jeune fille en profita pour jeter un coup d'oeil autour d'elle. La bibliothèque l'impressionnait tout particulièrement. Des centaines de livres y trouvaient refuge ou étaient entassés pêle-mêle au-dessus, autour, enfin partout où il y avait de la place disponible.

— Mais nous ne nous sommes pas encore présentés !

La jeune fille sursauta. Elle ne l'avait pas entendu revenir. Il portait un plateau avec tasses à café, cuillers et sucre qu'il déposa en face d'elle.

— Le café est en train de passer... Puis il tendit la main à son invitée. Alexandre Grosjean. À qui ai-je l'honneur ?

La jeune fille se leva presque malgré elle.

— Elsa Pinel.

Ils se serrèrent la main.

Elsa, Elsa. Le vieux monsieur ne cessait de marmonner son prénom.

La jeune fille le regarda d'un air ahuri.

— Il y a un problème avec mon prénom ?

— Non ! Pas du tout ! C'est à cause de ce vieil Aragon et de sa folie pour Elsa.

— Vous l'avez connu ?

Alexandre Grosjean prit un air embarrassé.

— Oh ! Très peu ! C'est de la vieille histoire...

Elsa n'insista pas. D'ailleurs, le vieil homme avait disparu dans la cuisine avant de revenir avec une petite cafetière en aluminium qu'il déposa sur le plateau.

— Je manque à tous mes devoirs, dit-il au bout de quelques instants, mais auriez-vous l'obligeance de nous servir ? J'ai peur de tout renverser.

Elsa s'exécuta, en souriant.

Alexandre Grosjean brisa le silence qui s'était installé.

— Je vous ai fait venir parce que j'ai besoin qu'on tape pour moi de vieux manuscrits écrits par ma femme défunte. Je ne sais pas utiliser ces engins modernes. De la main, il désigna un ordinateur portable et une imprimante, posés sur une petite table, à gauche du canapé. Leur présence, étonnante dans un lieu complètement dévoué au passé, avait totalement échappé à la jeune fille. Le vendeur m'a assuré qu'ils feraient l'affaire. Vous savez taper au moins ? Elsa fit oui de la tête. Alors tant mieux. Bien sûr, vous serez rémunérée pour ce travail. Bien rémunérée, assura-t-il. Mais en contrepartie, j'aimerais que vous accomplissiez ce travail rapidement. Vous avez une autre activité ?

Elsa répondit qu'elle était inscrite à l'université et que c'étaient les petites vacances, qu'elle n'avait pas les moyens de quitter Paris comme certains de ses camarades et que ce travail était pour elle une aubaine.

— À la merveille ! s'exclama Monsieur Grosjean qui sembla s'inquiéter soudain des études qu'elle menait.

— Je suis étudiante en lettres, lui confia Elsa.

Cette révélation sembla indisposer son interlocuteur qui fit la grimace.

— En quoi est-ce gênant ? demanda Elsa.

— C'est que vous allez taper des textes littéraires et je ne voudrais pas que vos études altèrent votre jugement.

Elsa fit remarquer que ses études devraient lui permettre au contraire de mieux mesurer la qualité des textes de son épouse, mais Monsieur Grosjean ne semblait

pas convaincu.

— Nous verrons bien, finit-il par conclure.

Un silence un peu pesant s'installa à nouveau entre eux. Elsa finissait son café lorsque Monsieur Grosjean qui n'avait rien pris sembla pris d'une idée lumineuse.

— Oh ! Mais suis-je bête ! s'écria-t-il. Je vais vous montrer les manuscrits en question et vous verrez par vous-même s'ils vous conviennent. J'entends par là si leur lecture vous est accessible.

Il se leva péniblement de son siège et fouilla dans un meuble bas qui se trouvait dans le couloir d'entrée. Il en ramena bientôt une énorme pochette bleue. Elle ne datait pas d'aujourd'hui. Des taches brunes la maculaient à divers endroits et les bords avaient perdu de leur rigidité. Un petit nuage de poussière fit éternuer Elsa lorsqu'il posa le paquet en face d'elle.

— Désolé, prit-il la peine de dire. Le temps n'épargne rien.

Elsa se moucha, puis approcha ses mains de la pochette bleue. Elle lut à haute voix l'inscription au feutre noir qu'elle découvrit.

— Ecrits dérisoires. Pourquoi dérisoires ? demanda-t-elle.

Alexandre Grosjean haussa les épaules avant de répondre :

— Une lubie de ma femme. Elle avait une fâcheuse tendance à se déprécier. Plus rien ne semblait pouvoir l'atteindre. Même sa maladie, au début elle n'y a pas cru.

— Quelle maladie ?

— Une maladie dégénérative. Atrophie des muscles, fauteuil roulant. Vous voyez le genre.

Elsa voyait et n'insista pas. Le vieil homme sembla déçu. Il invita la jeune fille à prendre connaissance des documents à l'intérieur de la pochette bleue. Elle ôta les liens qui enserraient l'ensemble et en sortit d'abord des pages éparses qui avaient jauni, puis un cahier de brouillon vert, suivi d'un autre identique, et alors qu'elle pensait ne plus devoir rien trouver, un petit carnet bleu tomba sur la table. Monsieur Grosjean sembla ému de le revoir lui-aussi. Il s'empressa de le

recupérer et de le manipuler avec attention, tournant et retournant certaines pages avant de le faire disparaître au fond de l'une de ses poches.

— Celui-ci est pour la fin, conclut-il. Il ne contient rien d'intéressant pour le moment.

Elsa aurait juré le contraire, mais elle fut bien obligée de s'en remettre à la décision du vieux monsieur. Il lui mit sous les yeux un premier cahier.

— Lisez-moi les premières lignes, proposa-t-il. Nous verrons ainsi si vous réussissez à déchiffrer l'écriture de ma femme.

Elsa saisit le cahier. Rien sur la couverture ne laissait prévoir son contenu. Elle l'ouvrit au hasard et eut un mouvement de recul. Il n'y avait aucun espace libre, ni en haut, ni en bas. Aucune marge. Les deux pages étaient submergées d'une écriture serrée, fine et nerveuse. Rien de féminin dans la manière de dessiner les lettres. Elsa tourna quelques pages et retrouva les mêmes caractéristiques. L'encre noire y était privilégiée, mais il arrivait qu'elle fût remplacée par une encre bleu outremer. Si on y portait attention, ce changement de couleur correspondait à des corrections apportées plus tard, parce que ces passages en bleu outremer avaient été collés à même le papier qui présentait ici et là des boursouflures.

— Alors ? s'impacienta Monsieur Grosjean.

— Je ne sais pas, murmura Elsa. J'ai besoin de voir.

— De voir ? Mais de voir quoi ?

— On ne voit pas le début de la fin, s'agita Elsa. Il n'y a pas d'aération, pas de paragraphes, les points sont à peine marqués.

— Mais si ! Mais si ! plaida le vieil homme. Vous êtes tombée sur un passage particulier où c'est le souffle qui prime et imprime sa forme. Comprenez-moi, c'est important, le souffle. Donnez-moi le cahier, je vais vous en trouver un, moi, d'extrait facile d'accès.

Il ne lui laissa pas le temps de réagir et lui arracha le cahier des mains. Pendant quelques minutes, il resta les mains crispées sur le cahier, les yeux à quelques centimètres des pages, à chercher un fragment qui conviendrait. Le cahier se mit à trembler soudain et Monsieur Grosjean ne retint plus sa joie.

— Voilà, j'ai trouvé, s'écria-t-il.

Et il mit sous le nez d'Elsa le cahier vert.

— Lisez ! Lisez ! fit-il en tapotant nerveusement la table.

Elsa découvrit en effet une page où l'on percevait quelques blancs. Les tirets dans la marge indiquaient qu'il s'agissait d'un dialogue. Ceci expliquait cela. Encouragé par le vieil homme, elle s'attela à sa tâche de lecture.

« Quand deux personnes s'aiment impi... Elsa buta sur ce mot, non qu'il fût illisible, mais son cerveau se demandait ce qu'il venait faire ici. Elle répéta « impitoyablement » et Monsieur Grosjean l'accompagna, comme s'il répondait à la question qu'elle s'était posée. Elle continua... « le monde n'existe plus vraiment pour elles. Et pourquoi ? se demanda Marthe, vivement intéressée par le tour inattendu que prenaient les événements. L'amour isole et finit par prendre possession des âmes les plus sages. » Elsa s'arrêta, l'air absent.

— Je sais, la prévint Monsieur Grosjean. On n'est pas habitué...

— Peut-être, se contenta de dire Elsa.

— Alors vous acceptez ?

La jeune fille aurait voulu réserver sa réponse – tout lui semblait si étonnant, dans cet appartement, ce cahier – mais elle avait besoin de cet argent. Une somme qui dans la discussion lui apparut conséquente, au-delà de ses espérances. Aussi accepta-t-elle de se mettre au travail, dès le lendemain. Elle arriverait en fin de matinée – Monsieur Grosjean prétextait de furieuses insomnies pour l'empêcher de venir plus tôt – et partirait vers les dix-huit heures. Si elle parvenait à soutenir ce rythme une dizaine de jours, on pourrait...

— S'attaquer au petit carnet bleu que vous avez enfoui dans votre poche, s'écria Elsa.

Monsieur Grosjean eut un sourire gêné. La jeune fille n'insista pas. Au moment de partir, elle demanda pourtant s'il comptait faire éditer les textes de sa femme.

— Nous verrons s'ils le méritent, déclara-t-il.

Lorsque Elsa se retrouva dans la rue, elle constata qu'il faisait presque nuit.

Ainsi avait-elle passé, sans qu'elle s'en rendît compte, un long moment dans cet appartement. Elle éprouvait cependant un certain soulagement à retrouver l'animation de la rue. Il régnait là-haut une tension dont on ne prenait conscience qu'en y échappant.

Le métro était toujours aussi bondé. Après un changement à Nation, elle pourrait rejoindre assez vite son domicile. Elle profita d'un arrêt et de la cohue qu'il y avait toujours à cette occasion pour gagner une place libre. Le type en face d'elle avait un air renfrogné, mais elle y était habituée. Elle l'ignora et consulta ses messages sur son portable. Bof ! Pas grand-chose. Des amies qui prétendaient s'amuser follement dans la neige. Elle fut déçue de ne pas avoir de nouvelles de Kévin. C'est vrai qu'ils ne s'étaient rien promis. Une nuit passée ensemble ne suffit pas à former un couple, mais elle avait le sentiment qu'il s'était passé des choses, mais peut-être s'était-elle trompée et ce garçon rejoindrait la longue liste de ses amants d'un soir. Le métro s'ébranla et elle constata qu'il s'était à nouveau rempli. Les visages étaient fatigués, peu enclins à sourire ou discuter avec les autres voyageurs. Soudain, elle entendit une voix qui en appelait à la charité humaine. Ses malheurs n'éveillaient aucune compassion et peu de gens desserrèrent leur bourse quand l'homme tendit vers eux une casquette crasseuse. Elle-même ne bougea pas. Elle crut observer une pointe d'ironie sur le visage de son voisin, celui à la mine renfrognée. Pourtant, lui non plus ne mit pas la main à la poche. Peut-être se croyait-il autorisé à ne rien donner, son allure générale plaidant pour lui. Difficile de savoir. Elle décida de ne pas tenir compte de sa réprobation et laissa filer sa pensée vers le travail qui l'attendait le lendemain. Pas certain qu'il soit facile de mettre de l'ordre dans tous ces papiers et le vieil homme avait l'air farouche. À coup sûr, il surveillerait la progression de son travail. Il ne lui autoriserait aucune digression. En même temps, cela pouvait se comprendre. Ses écrits appartenaient à sa femme et il devait y attacher une valeur sentimentale. Soudain, son téléphone portable sonna. Une lueur d'espoir illumina son visage. Erreur ! C'était sa mère. Elle appelait deux à trois fois par semaine. À croire qu'elle supportait de moins en moins son compagnon, qui n'était pas son père. Celui-ci, elle l'avait lâché quand Elsa n'était encore qu'une adolescente. Et elle avait dû être le témoin de la dépression de son père et de l'aveuglement de sa mère qui s'était entichée d'un gars qui avait trouvé auprès d'elle un bon moyen de vivre sans s'adonner à un travail régulier. Artiste. Il se disait artiste-performer. La vérité est qu'il passait le plus clair de son temps dans son fauteuil à écluser des cannettes de bière et à